

## La mobilité géographique

doivent permettre aux travailleurs et à leur famille de déménager et de s'établir dans la région où ils ont décidé de travailler.

Les dépenses faites en vertu du programme de mobilité de la main-d'œuvre, qui étaient de 3,1 millions de dollars canadiens pour l'année budgétaire 1967-1968, sont passées à 7,2 millions en 1970-1971. Cependant, le nombre des travailleurs qui ont reçu des subventions de migration au cours de l'année 1970-1971 ne représente qu'à peine 2 % du nombre des chômeurs et environ 1 % des travailleurs qui ont déménagé sans recevoir d'aide gouvernementale<sup>4</sup>.

Les répercussions économiques du programme n'en sont pas moins intéressantes à considérer. Le migrant « aidé » moyen a accru son revenu annuel d'environ 540 dollars, soit de 12 %, au cours de la période allant de 1967-1968 à 1969-1970. Une migration coûte au ministère de la main-d'œuvre quelque 625 dollars. Ainsi, au bout de 14 mois de travail, le revenu, supérieur, du travailleur est suffisant pour couvrir le coût monétaire total de la migration. Il semble donc bien que le programme de mobilité contribue à accroître l'efficacité économique.

Un autre programme fédéral ayant pour but de favoriser la migration de la main-d'œuvre est le programme de regroupement à Terre-Neuve<sup>5</sup>. Il permet de subventionner le déménagement de travailleurs des « communautés de départ », petites communautés de pêcheurs le plus souvent, vers des « communautés d'accueil » où la croissance économique est plus rapide et qui reçoivent une aide de l'État pour mettre en place une infrastructure satisfaisante.

Les deux programmes sont cependant assez différents dans leur esprit : tandis que le programme de mobilité de la main-d'œuvre s'inspire d'objectifs essentiellement économiques, le programme de regroupement à Terre-Neuve fait une place beaucoup plus large aux objectifs sociaux. ■

4. Ce qui a été appelé ici migration autonome.

5. Il relève, non du ministère de l'immigration et de la main-d'œuvre, mais du ministère de l'expansion régionale.

arts

Chefs-d'œuvre de l'Arctique canadien

# La sculpture chez les Inuit



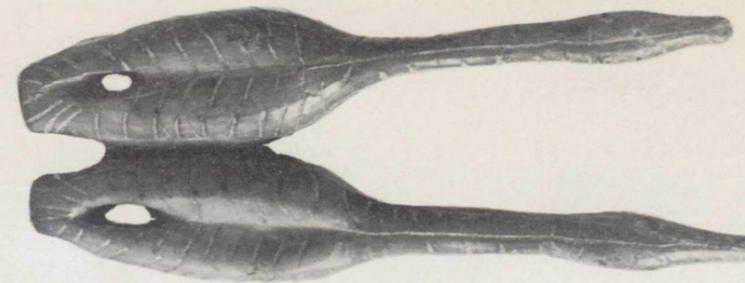
L'exposition présentée à Paris au cours des deux derniers mois devrait être une révélation pour le public d'Europe : il y aura appris que les Esquimaux de l'Arctique canadien ont réussi, en dépit des conditions naturelles les moins favorables, à s'exprimer d'une façon originale et remarquable depuis le premier millénaire précédant notre ère, par le moyen d'un art synthétique à l'extrême où le mouvement et l'expressivité surgissent du dépouillement de la forme<sup>1</sup>.

L'ancien côtoie ici le contemporain. Les sculptures de très petite taille (le plus souvent 4 ou 5 cm) de l'époque préhistorique du Dorset, qui dure en certains endroits du Nord canadien de 800 avant J.-C. jusque vers 1300 après J.-C., sont d'une rigueur magnifique. L'essentiel seul est dit, mais il dit tout : la vie, le mouvement, les préoccupations matérielles et spirituelles, lorsque du moins il s'agit de visages d'hommes. Peut-être en raison de l'avarice de la nature arctique, peut-être en raison de qualités morales et d'intelligence nées du contexte inhumain des conditions de vie du Grand Nord, les Esquimaux du Dorset ont réussi à créer des œuvres qui mettent à nu l'essence même des êtres animés. C'est par la jonction naturelle du

1. L'exposition la Sculpture chez les Inuit, qui s'est tenue à Paris du 10 février au 2 avril dans les galeries nationales du Grand Palais, s'inscrit dans le cadre des échanges culturels franco-canadiens. Déjà présentée à Vancouver, elle ira, après Paris, à Copenhague, Moscou, Leningrad, Londres, Philadelphie et Ottawa.

concret (l'œuvre prend sa source dans l'observation minutieuse) et de l'abs-trait (obtenu par une extraordinaire économie de moyens) que la sculpture du Dorset se caractérise. Parmi les pièces exposées qui appartiennent à cet art synthétique, élégant, fort, sensible, d'un extrême raffinement artisanal, et qui sont d'ailleurs toutes intéressantes, citons : les petits ours polaires en train de nager, les membres postérieurs étirés à l'horizontale, les membres antérieurs le long du corps dans le prolongement du cou, de sorte que la vie et l'expression naissent de la seule dynamique de l'horizontalité; les cygnes en vol et les cygnes en colère, ainsi que deux œuvres miniatures : un remarquable visage d'homme et un très beau masque, l'un haut de 5,6 cm, l'autre de 3,5 cm, les deux faits d'ivoire joliment patiné.

Moins raffinées que les objets du Dorset, moins sensibles, moins méditées, les sculptures des Esquimaux de Thulé, qui succédèrent aux chasseurs de phoques du Dorset, manifestent un souci plus utilitaire. On trouve néanmoins à l'exposition des pièces fort précieuses. Ainsi en va-t-il d'un peigne d'ivoire ajouré dans sa masse, très harmonieux de ligne, de dos de peigne gravés dont les graffiti en forme de personnages humains font penser spontanément aux graffiti rupestres de l'aurignacien et du magdalénien de l'Europe occidentale, de belles figurines de bois dites « poupées féminines », de minuscules personnages d'ivoire (1,5 cm) dont il est difficile de distinguer s'ils sont humains ou



Koodluarlik  
(né en 1913) :  
Homme portant  
deux poissons (1968).  
Os de baleine.

Vol de cygnes.  
Ivoire.  
Longueur 5,8 cm.  
Dorset moyen  
(vers 500 après J.-C.).

animaux, petites pièces utilisées dans des jeux occultes.

Venu de l'Alaska, le peuple de Thulé se répandit, dès le IX<sup>e</sup> ou le X<sup>e</sup> siècle, à travers tout l'Arctique canadien et jusqu'au Groenland. La chasse à la baleine lui fournissait tout ce qui était nécessaire à sa subsistance, y compris l'habitation solidement bâtie à l'aide d'os de baleines. A la suite de la vague de froid qui sévit de 1650 à 1850, de la baisse du niveau des mers et de la diligence des baleiniers venus d'Europe et des États-Unis dans le milieu du siècle dernier, les hommes de Thulé durent abandonner la chasse à la baleine et se faire nomades pour suivre les phoques et les morses, voire les caribous, qui devraient désormais leur fournir l'essentiel de leurs vivres. Le peuple de Thulé est aujourd'hui éteint, mais c'est de lui — à la fois du point de vue de la culture et de l'anthropologie — que descendent en ligne directe les Esquimaux du Canada<sup>2</sup>.

Aujourd'hui, les Esquimaux du Canada sont le plus souvent groupés dans des villages, même s'ils sont chasseurs ou pêcheurs, et beaucoup de leurs œuvres d'art sont produites dans des centres artisanaux organisés en coopératives qu'ils gèrent eux-mêmes. L'engouement d'une partie de l'Amérique du nord aidant, on a dit que l'art des Esquimaux était devenu un art commercial, de moindre valeur.

Il est vrai que la qualité des sculptures a tendance à baisser et qu'il faut faire un choix. Mais n'en va-t-il pas de même pour les œuvres d'artistes contemporains d'Europe ou d'Amé-

rique? Nul ne conteste pourtant qu'il se crée en Europe et en Amérique des œuvres qui méritent l'attention. De la même façon, on compte actuellement dans l'Arctique canadien nombre d'artistes authentiques qui s'expriment de façon originale.

Les œuvres contemporaines, de beaucoup plus grande taille que les sculptures anciennes, se caractérisent comme elles par le goût du dépouillement : tout élément superflu est écarté pour ne conserver que la ligne saillante qui permet de dégager l'essentiel. Il suffit de se pencher, pour s'en convaincre, sur les *Bœufs musqués* de Kingeelik et d'Amarook (Pierre noire), sur *L'Ours à l'affût* de Kaunak (Pierre grise), sur *L'Oiseau en vol* de Nootaraloo (os de baleine), sur *la Femme avec bol* ou *Mère et enfant* de Tiktak. L'intensité expressive est souvent remarquable (*Homme portant deux poissons* de Koodluarlik, en os de baleine, *Homme portant un caribou* de Kavik, en Pierre noire) et débouche parfois dans le fantastique (*Bon esprit* de Manaipik; *Homme debout* d'Iglookhuak, sculptés dans des vertèbres de baleine).

La prédilection pour la sobriété de la forme et l'acuité de l'observation n'interdisent pas aux Esquimaux actuels de se livrer aux délices de l'imagination. Le fantastique peut être le point de départ de l'œuvre (*Déesse de la mer à cheval sur un phoque* de Niviaksak, en Pierre vert-de-gris foncé; *Esprit hurlant avec son petit* de Kiawak, en Pierre verte), tandis que certaines sculptures témoignent d'un esprit nettement surréaliste (*Esprit*, Pierre noire

et mandibule de morse gravée, d'un artiste inconnu; *Oiseau au-dessus d'homme, homme au-dessus de tout*, Pierre grise, également d'un artiste inconnu; *Mère et enfant assis sur une tête humaine*, Pierre vert foncé, de Kaka), mais l'œuvre est toujours claire et simple et la puissance expressive ne doit rien à l'ornement baroque, auquel il n'est pas fait appel<sup>3</sup>.

On ne peut pas quitter l'exposition sans dire un mot de l'admirable « inuksuk » qui domine la salle de sa calme et sobre puissance. Un « inuksuk » (ce qui signifie : « comme une personne ») est formé de grandes pierres sèches non travaillées, assemblées par les Esquimaux, d'autrefois et de maintenant, de manière à former une silhouette humaine géante. Les « inuksuk », que les Esquimaux dressent sur le lieu d'un événement qu'ils veulent commémorer, par exemple une chasse fructueuse, n'ont pas de signification magique ou sociale, mais plutôt une signification morale : ils sont dressés pour témoigner de la force tranquille de l'homme, de la fierté d'être homme. Les Esquimaux sont des gens très pacifiques, mais extrêmement conscients de la dignité de l'homme en tant que tel et de son efficacité. « Inuit », mot par lequel le peuple esquimau se désigne, ne signifie-t-il pas simplement « homme »? ■

2. Sur l'art des Esquimaux du Dorset et de Thulé, voir aussi Canada d'aujourd'hui, juillet 1969.

3. Sur l'art esquimau contemporain, voir aussi Canada d'aujourd'hui, avril 1969.